

„ JE N'ECORCHE PAS LES GENS ”

(„Rzeczpospolita” N° 116, 20/21.05.1995 r.)

Avec Zdzislaw Beksinski converse Jerzy Wojcik

Après des années d'absence dans le circuit artistique polonais, nous avons votre importante exposition au Musée métropolitain d'Archidiocèse. Vos tableaux sont à nouveau en vente. Est-ce le retour polonais de Beksinski ?

Je n'ai pas changé de lieu d'habitation. Mes tableaux anciens, et maintenant aussi les nouveaux, peints récemment, ont toujours été en vente à la galerie de Alicja Wahl .

Comment un artiste indépendant est devenu esclave d'un ménager galeriste étranger?

Ca s'est produit à cheval sur 1983 et 1984. Je savais que le socialisme va tomber, mais j'étais persuadé qu'il me survivra. Et je me suis trompé. A l'époque de réalisme socialiste nous, les plasticiens, vivions pas trop mal. Ceci grâce à l'acheteur local, qui pouvait voyager à l'étranger en exécution de divers contrats, disposait des sommes assez importantes et pouvait les investir dans des œuvres d'art. Aussi grâce aux marchands et collectionneurs étrangers, qui pouvaient acheter bon marché chez nous. Et pour nous, grâce au taux de change de devises qui était favorable. Moi aussi je gagnais pas mal; un tableau polonais moyen coûtait alors l'équivalent de 300 dollars. Si je vendais 2-3 par mois, j'avais gagné plus qu'il ne me fallait. Bien de choses ont changé avec l'introduction

de l'Etat de Guerre. L'élite aisée a cessé de voyager à l'étranger, les touristes étrangers ne venaient plus. Mes économies ont commencé à fondre, je me suis trouvé dans une situation embarrassante. J'ai commencé à rechercher une méthode de me propulser financièrement en dehors de la Pologne. Parmi trois offres de vente de mes travaux en Occident, j'ai choisie celle de Piotr Dmochowski, un Polonais vivant en France, ce qui me libérait du coup des problèmes linguistiques. Les sommes qu'il m'offrait pour chaque tableau, modérées pour lui, étaient importantes pour moi. Les perspectives s'annonçaient prometteuses. Piotr a investi beaucoup d'argent dans la galerie, dans la promotion, moi je peignais exclusivement pour lui. Je lui remettais pratiquement tout ce que je peignais. Je pouvais me garder cinq tableaux par an, mais n'avais pas le droit de les vendre à personne. Cet arrangement a été ébranlé au début des années 90, avec le retour à une valeur réelle de devises étrangères en Pologne. En plus, en parallèle, a commencé une récession dans le monde. Dmochowski éprouvait de difficultés à vendre et dans une telle situation il était obligé de me payer seulement une certaine somme pour garder le droit d'exclusivité, alors que les tableaux non achetés attendaient les temps meilleurs. Cette

somme était bonne au début des années 80, mais plus dans les années 90. D'autant plus qu'il demandait pour un seul de mes tableaux plus que ce qu'il ne me payait à moi pour les tous. Ca a commencé à se gêner entre nous. Quand je lui ai proposé un changement des conditions financières, Dmochowski a refusé. Le contrat disait qu'en cas de rupture unilatérale je devais payer un dédommagement sous forme de 50 tableaux. Je savais qu'il a fait beaucoup pour moi, je ne voulais pas attiser le conflit et cherchais un modus vivendi. Et puis, je n'avais pas envie de perdre cinquante tableaux! A toutes mes propositions il répondait : *pacta sunt servanda*. Quand donc il s'est accumulé à Paris la moitié d'une centaine de tableaux non réglés, c'est-à-dire la moisson de mon travail de deux ans, j'ai pris une décision virile : j'ai rompu le contrat, je lui ai donné ces 50 tableaux gratuitement et depuis le 16 novembre de l'an passé je me suis à nouveau senti l'homme indépendant. A l'évidence je ne suis pas fait pour des associations.

En moyenne vous peignez deux tableaux par mois?

Ce qui résulterait de la statistique. Mais c'est variable. J'ai lu qu'un peintre américain peignait un tableau pendant plusieurs dizaines d'années. Je ne pourrais pas peindre comme ça, car à un certain moment il se produit, comme j'ai l'habitude de le dire, « la fatigue du matériel ». Le tableau devient « rance » pour moi, j'en ai assez de lui et le plus volontiers je voudrai commencer à peindre quelque chose d'autre. Cette limite de la résistance apparaît en général vers la fin du mois de travail devant le chevalet, mais souvent aussi bien avant. Se produit alors un geste de désespoir : je mets le tableau tête en bas et commence à peindre dessus quelque chose d'autre. J'ai ainsi peints sur plusieurs tableaux car je ne pouvais plus les regarder.

Mais plus souvent, je crois, vous réussissez à tenir jusqu'au dernier mouvement du pinceau et l'œuvre apparaît ?

Elle est en général la résultante de la fatigue ainsi que de la conviction, que dans un moment je commencerai à gâcher ce que je suis en train de peindre. Pendant un temps

j'enregistrais avec la caméra vidéo le processus de la création d'un tableau, et puis je regardais les différentes phases. Plus d'une fois il m'est arrivé de pousser un soupir : mon Dieu, il y a déjà trois jours que j'ai bousillé le boulot.

Pourquoi avez-vous renoncé à l'architecture et avez commencé à vous occuper de la photographie, du dessin, de la sculpture, de la peinture ?

En tant que jeune homme je voulais devenir metteur en scène cinéaste. Après la guerre le film les « Chansons interdites » était tourné en deux ans et l'école de cinéma de Lodz devait former 24 diplômés par an. Alors mon père est arrivé à la conclusion, que je serai sans travail. Il m'a choisi l'architecture, car on avait besoin de maisons. Après le diplôme j'ai reçu l'ordre de travail obligatoire sur des chantiers. J'habitais un hôtel pour des ouvriers dans un cadre de « L'homme de marbre ». J'ai commencé alors à dessiner. J'avais un cahier et je dessinais même pendant les heures de travail. Le travail artistique me donnait probablement la possibilité de fuir la réalité. Il me permettait de créer mon

propre univers, indépendant de celui, dans lequel j'organisais les trios de maçons, les compétitions entre maçons etc.

Quelle est la genèse de vos métaphores picturales de la disparition du monde, de la destruction de la matière. Etes-vous aussi poète ?

Je ne suis pas poète. Je n'ai jamais écrit des vers. Dans ma jeunesse je suis passé par une période de fascination pour la littérature, et pendant six mois j'ai même écrit des récits, un amalgame de Kafka, de Borges et de Robbe-Grillet, mais je n'ai jamais osé les publier. Depuis des années je peints des tableaux.

Les visions apocalyptiques d'un monde mort?

Je ne leurs donne pas de titres. Je voudrai qu'on les reçoive comme de la peinture, et non comme une anecdote.

Avez vous déjà défini, ne serait-ce que pour vous-même, votre travail créatif ?

De toute ma vie je n'ai inventé une seule définition. Il n'y a pas de chose plus difficile pour moi que de définir quelque chose.

Après le vernissage de votre exposition j'ai regardé un film documentaire sur l'Inde. On y montrait l'effet du mauvais fonctionnement d'une centrale atomique, le sort des victimes de la radiation. On pouvait y voir des yeux ensanglantés des enfants, les mêmes que sur vos tableaux.

La réalité peinte et la réalité photographiée n'ont pas la même signification. Pour moi le sang quand il est peint, les os, les tripes, c'est de la Peinture. Elle peut être bonne ou mauvaise, rien de plus. En revanche quand je regarde l'écran, une photographie, les traces de la contamination, par exemple en Sibérie, les enfants sans jambes, je suis bouleversé,

je ne peux pas manger, dormir tranquillement. En peignant, je crée plutôt ma forme, je la travaille, et il m'importe que dans chaque tableau, tout observateur puisse reconnaître, que cette forme a été créée par moi. Dans le « catalogue » des contenus apparents de mes tableaux il n'y a pas de protestation contre la contamination de l'atmosphère ni contre la guerre nucléaire. C'est une fausse piste.

Pour l'observateur ce sont des associations très faciles.

On m'a reproché plus d'une fois, que je peins des gens écorchés ou bien des cadavres. Ça n'existe pas dans mes tableaux, et à coup sûr dans mes intentions. En tant que peintre, la chaire humaine lisse m'ennuie.

Votre tableau naît-il dans un aura d'illumination?

N'employons pas le mot illumination. Peu nombreux sont ceux qui atteignent cet état. Si je peins la croix, c'est parce qu'elle désigne pour moi avant tout la mort. Nous vivons dans un pays catholique et dans les cimetières on trouve surtout les croix. Dans mon imaginaire le Christ et la rédemption sont absents. Sans conteste je suis constamment et très fortement soumis à des pressions exercées par des contenus des représentations métaphysiques. Je suis ouvert au mysticisme, bien que jamais je ne me sois même pas approché de la connaissance mystique. Ce qui n'empêche que je ne suis lié d'aucune façon à aucune religion. Je suis très loin de toute religion.

Comment comprendre l'érotisme dans vos tableaux?

Dans les années 60 j'avais une période, disons, „érotique”. Il s'agissait principalement des dessins. La représentation polonaise de l'érotisme c'était à l'époque en Pologne une grosse blonde et un demi litre de vodka. Moi, je dessinais des érotiques situés dans des parages du sadomasochisme. Ils étaient un peu hypocrites, car j'avais honte de me

dénuder complètement. On m'a même organisé une exposition dont une partie était ouverte au public, et une autre, fermée, destinée seulement aux spécialistes, que par esprit de contradiction le public voulait visiter, car là l'accès était interdit. C'était des années 60 et on a classé tout cela comme relevant de la martyrologie. Même le Musée Historique du Mouvement Révolutionnaire a acheté quelque chose. Comme on le voit, à ce jour rien n'a changé dans la justesse de la réception par le *pleni tituli* public.

C'est que, peut-être, vous étiez amusé aussi par ce que vous faisiez ?

Est-ce que je m'amusais en agaçant le public ? Dans un certain sens oui. J'étais jeune à l'époque. Dans le cahier des inscriptions quelqu'un a écrit « L'exposition a été faite par un impuissant et un pervers sexuel, c'est la honte et l'infamie ! ». Je l'ai photographié, agrandi et accroché dans mon atelier et j'étais très content de moi-même. Aujourd'hui je n'aime plus agacer qui que ce soit.

Que peut signifier le motif de la baignoire qui se désintègre?

Ce devait être un bateau. En plaisantant nous avons appelé ce tableau la baignoire volante, mais je ne saurais pas dire, ce que cela signifie. C'est l'un de nombreux tableaux de la période fantastique. En « pompant » sur Jung on pourrait dire que l'eau c'est l'inconscient collectif, et que le bateau c'est Charon – la mort. Freud voyait autre chose dans l'embarcation et dans le bateau. Pour lui c'était „évidemment” les parties génitales féminines, mais je ne sais pas d'où tenait-il ce „évidemment”, car il renvoyait toujours le lecteur à ses autres travaux, et il était impossible de lire le tout. Peut-être il l'a prouvé quelque part. Lacan aurait probablement dit que cela revient au même.

On ne peut pas se servir de ces clés-là pour interpréter vos tableaux?

Pendant des années je me suis intéressé à la psychologie du subconscient, à la psychiatrie, et même au spiritisme, mais une telle lecture serait absurde. Mes nombreux

pôles d'intérêt se réalisaient toujours sur un plan extra pictural. Un tableau est un tableau, on peut s'amuser à l'interpréter dans la perspective psychanalytique, mais de cette façon on peut interpréter chaque produit de l'homme, en commençant par le hamburger et en terminant par l'avion. Cela peut aider à définir le psychisme de l'auteur, mais cela ne nous rapproche en rien du tableau.

Comment atteint-on une telle perfection du métier, comme celle que vous avez atteint ?

La notion de la perfection du métier est relative. Je m'exerçais pendant des années dans la façon de peindre qui me convenait et qui me permettait de réussir ce que je voulais atteindre. Peut-être dans ma propre opinion je suis bon, car dans certains tableaux je réussis à faire quelque chose qui ne provoque pas en moi de réserves significatives. En revanche si quelqu'un, d'une autre école de pensée picturale, regarde mes tableaux, je

peux être jugé mauvais ou même très mauvais. Du point de vue de certains professeurs des beaux arts je suis un peintre médiocre.

Les travaux les plus récents sont un peu différents de ceux que nous avons eu l'occasion de voir dans des musées. Apparaît plus souvent une silhouette humaine, une tête, les couleurs sont aussi plus calmes.

J'ai changé de style il y a déjà 5-6 années. Mais chez moi les changements ne se manifestent jamais par sauts en avant. Pendant au moins deux ou trois années il se produit une sorte de « nuancement » et je ne me sépare pas d'un coup de mes manières anciennes. Ce qui n'empêche que, depuis un bon bout de temps je ne peins plus des « paysages métaphysiques », qui, il y a des années, sont devenus ma carte de visite. Je m'en suis lassé, comme de tout ce qui est monotone. Quand j'ai noué le contact avec Piotr Dmochowski, j'ai cédé, il est vrai, à sa suggestion et pour la première exposition parisienne en 1985 j'ai exécuté encore plus d'une dizaine de « côtelettes réchauffées »,

après quoi je ne faisais plus que ce que je voulais. Je me rends compte que le public l'aime moins, mais je n'ai jamais pensé qu'à satisfaire moi-même. Je suis égocentrique.

Les personnages des derniers tableaux donnent l'impression d'être en pierre. Pourquoi ?

C'est peut-être chez moi la nostalgie de la sculpture. Je sculptais dans le temps, mais maintenant je n'ai pas où le faire.

Les propos que Piotr Dmochowski a tenus lors du vernissage suggèrent, que maintenant vous savez tous les deux ce que sont l'art et le commerce de tableaux.

Moi, je ne le sais pas. Peut-être Dmochowski le sais, car il s'en occupe depuis 10 ans. L'actuelle récession a complètement arrêté le commerce de l'art en France. Tout le mode

espère que le changement à la tête de l'Etat pourra amener des changements dans leur propre basse court, mais heureusement ce n'est plus mon problème.

De quoi vous occupez-vous en dehors de la peinture?

Le sais-je? J'achète des disques, mais je ne les collectionne pas. Seulement je les écoute. J'aime jouer avec des gadgets électroniques, il y a chez moi plein de magnétophones, des microphones, des processeurs PCM. Je m'amuse aussi avec la camera.